

Littératures 60/2009, Pierre Bergounioux, Presses Universitaires du Mirail, 2009. Un vol.

Yves Reboul et Guy Larroux ont dirigé un numéro spécial de la revue *Littératures* consacré à l'œuvre et la figure littéraire de Pierre Bergounioux. En s'intéressant à une œuvre littéraire de haute teneur, il s'agit d'ouvrir l'étude critique de la littérature au champ de l'immédiatement contemporain et de rendre justice à un écrivain trop volontiers cantonné – le mot convient – à la figure d'un auteur régionaliste quelque peu passéiste. Or, et telle est la profession de foi de la préface, si Bergounioux est bel et bien un écrivain de la mémoire, mémoire d'une province composite, mémoire des siens, tout à la fois géographique et généalogique, c'est avant tout parce qu'ainsi la réflexion et l'imaginaire, la capacité de penser et celle de romancer se trouvent stimulés. La mémoire ne fige pas le sens : elle l'appelle en raison même de ses incertitudes.

Les différentes contributions s'intéressent ou bien au « versant autobiographique » de l'œuvre ou bien à son versant spéculatif, distinction strictement méthodologique dans la mesure où la spéculation intime tient lieu chez Bergounioux de dispositif d'auto-connaissance à part entière. Sylvie Ducas montre ainsi comment l'écrivain s'inscrit dans la bibliothèque à grand renfort de citations, de commentaires, de références intertextuelles qui excèdent le seul geste du lettré pour tendre vers l'invention d'une confrérie d'écrivains disséminés dans le temps (ils ont nom « Flaubert, Kafka, Proust, Joyce ou Faulkner »). La filiation devient ainsi une « affiliation » et l'écrivain se cherche au travers de sa propre lecture-écriture des autres, selon un phénomène bien connu de la critique universitaire qui lui attribue parfois, depuis une douzaine d'années, le nom de récit transpersonnel (la notion de transpersonnalité s'entendant à la fois sur un plan intersubjectif et littéraire : cf. *Histoire de la littérature française*, tome 2, depuis 1940, Michèle Touret éd., Presses Universitaires de Rennes, 2008). Cette bibliothèque de « l'être-ensemble » énonce à titre symbolique un besoin de communauté qui revêt à lui seul, en ce début de XXI^e siècle, une valeur d'exigence politique. Jean-Yves Laurichesse s'intéresse à cette double généalogie, familiale et culturelle, elle-même dédoublée entre le côté ombreux du père et celui lumineux de la mère pour l'une, la lucidité de la conscience avec la découverte de Descartes et le dynamisme de l'histoire avec la lecture enthousiaste d'Hegel pour l'autre. Le déterminisme familial se projette dans une géographie imaginaire qui répond au nom de Quercy et de Corrèze et atteint, par-delà l'ancrage local, à un degré d'universalité non dénué d'humour – une dimension que l'on souligne trop peu dans l'étude de l'œuvre tant la carte de la mélancolie la gagne. C'est la tension entre une modernité considérée comme force de rupture, dans le mouvement de laquelle l'écrivain s'inscrit philosophiquement, et les postulations d'un passé exigeant reconnaissance, guidant la main de l'écrivain, faisant œuvre en lui, qu'Aurélie Adler quant à elle étudie. Elle montre comment l'écrivain élabore un mythe des origines qui vise à réenchanter son rapport au monde par l'appropriation d'une matière minérale qu'il pétrit en poète, dans sa prose, ou en sculpteur, dans les réalisations qu'il conçoit à base de matériaux de récupération. Ses récits, ressemblant à ces « pièces ouvragées à partir de restes, susceptibles de démontages et de réajustements » et son écriture « cristallographique » sont bien loin en cela du monument élevé aux morts et de toute perspective commémorative : ils relèvent d'un rituel littéraire qui réconcilie la littérature en toute humilité, à côté de toute instance suprême, avec quelque pratique sacrée. Guy Larroux étudie les différentes figures d'une « topophobie » que les romans déclinent depuis les villes-cuvettes du centre jusqu'aux dépressions du relief des campagnes environnantes. Ce sont surtout les « travaux d'aménagement imaginaires » qui importent dans la mesure où ils conditionnent le discours sur soi revisitant l'enfance, avec l'ensemble des objets tutélaires conjurant l'angoisse, listés dans les récits comme l'enfant s'en entourait jadis, et les grandes attractions de l'adolescence, liées au mouvement sur l'eau, le rail, la route, à la volonté de fuir

le cadre claustal de l'existence. Par là même, l'œuvre de Bergounioux s'inscrit dans la lignée du roman d'aventure préconisée par Jacques Rivière – une aventure qui ne désigne pas seulement les rebondissements d'une action extérieure mais aussi les tumultes d'une conscience hyper-réactive. L'on ne peut que souscrire à cette interprétation qui rend compte de la dimension intrinsèquement romanesque de l'œuvre, y compris quand elle abandonne l'étiquette de « roman ». S'intéressant à *Miette*, Sylvie Vignes dégage le lien analogique entre le sapin que le personnage introduit sur une terre aride, créant à terme une importante plantation, et l'écriture de Bergounioux, qui procède par « addition de cercles concentriques ». Dans l'écho à la géographie ingrate défiée et dans la langue ainsi circonvenue, on a comme la confirmation du rôle déterminant revêtu par un espace topophobe qui tout à la fois se projette et se conjure dans l'œuvre. C'est à *La Mort de Brune* que s'intéressent Ibtissem Bouslama et Olivier Barbarant. La première montre comment « le regard du narrateur » guide celui du lecteur pour décrypter depuis le regard porté sur un tableau (*Assassinat du Maréchal Brune* de Jean-Jacques Sherrer, Musée Labenche, Brive-la-Gaillarde) le sens occulté d'un événement historique, l'assassinat du maréchal du Second Empire Brune. La Restauration tue la Révolution, l'involution se substitue au progressisme dans le cours déréglé d'une histoire qui fuit les approches téléologiques. Le deuxième s'intéresse à la figure du volailler pour y voir une figure de l'écrivain au travail : celui-ci comme celui-là structure, organise, *découpe*(...) la matière morte du souvenir, et la distribue en morceaux ». Par-delà l'exemple même de l'écrivain, cette homologie ouvre aussi une réflexion sur une certaine littérature au présent telle qu'elle recherche une « troisième voie entre les esthétiques (classiques ?) de la coulée et celles (modernes ?) de la cognée ». Elisa Brico présente les carnets de l'écrivain, autant dire son journal, qu'il tient depuis une trentaine d'années et dont plusieurs tomes sont déjà parus. Elle montre comment, dans l'alternance des notations d'ordre biographique et des notes sur son œuvre en cours, comme dans la succession des anecdotes d'ordre privé et l'effet de répétition calendaire qu'elles recouvrent peu à peu, Bergounioux s'inscrit dans la tradition littéraire des diaristes. Seul l'effet de décalage dans le temps, de désuétude pourrait-on dire, à une époque où, mode du blog oblige ?, on ne publie guère plus de journal, singularise cette part de l'œuvre parallèle à l'œuvre. Quant à Laurent Demanze, il propose une lecture d'*Une Chambre en Hollande* et montre comment, sous couvert d'une biographie de Descartes, l'écrivain dresse en peu de pages une « généalogie de la conscience européenne ». Le récit atteste une nouvelle fois de la primauté de la géographie sur l'histoire que littéralement elle cadre. Il manifeste aussi l'expansion de la dynamique fictionnelle, qui vient contrebalancer la dimension déterministe de la pensée de Bergounioux en l'ouvrant à l'imaginaire. Avec, sinon après, Quignard, dont l'ombre de certains *Petits Traités* n'est jamais loin, Bergounioux « est d'un temps qui sait à quel point tout savoir fictionnalise son objet ».

Le dossier se poursuit avec un entretien des plus féconds accordé par l'écrivain à Yves Reboul en mai 2009. Preuve s'il est besoin de cette « pulsion communautaire » qui l'anime et se traduit dans la multiplication des échanges par lesquels il s'explique sur son travail. Des extraits inédits de ses carnets (été 2008, été 2009) concluent le dossier. Ils raviront les fidèles de l'œuvre. Rien d'autre, dans ces notes, que la vie qui passe, saisie dans une écriture à l'identique. Rien, sinon les montages et sculptures auxquels s'adonne l'écrivain, dont il consigne la confection et qui signent à l'oblique quelque art poétique. Rien, sinon la mélancolie qui dicte les remarques récurrentes sur la vieillesse de la mère, le vieillissement des enfants devenus adultes, la vulnérabilité du corps et sa fatigue, la présence fugitive des petits-enfants et pour tout garde-fou, l'allégresse toujours vive de la femme aimée.

On ne peut que recommander la lecture de ce numéro de qualité à toutes celles et ceux qui travaillent sur la littérature française au présent et, plus généralement, à tous les lecteurs de bonne volonté désireux de la connaître.